

ciation des niveleurs). Se référant à la fois au marxisme, au christianisme et au bouddhisme, la Déclaration adoptée soulève une intense émotion :

« Nos ancêtres (...) victimes de l'abjecte politique de la classe dirigeante, sont devenus les martyrs courageux de l'industrialisation. Pour les remercier de travailler la peau des bêtes, on les a dépouillés vivants de la leur ; pour les remercier de retirer les entrailles des bêtes, leurs entrailles encore chaudes ont été arrachées de leur propre corps ; de plus, ils étaient tournés en ridicule (...). Le temps est venu pour les victimes de refuser leurs stigmates, pour les martyrs d'être bénis pour leurs couronnes d'épines. Le temps est venu pour nous de la fierté d'être eta »...



Manifestation, procès, campagnes de dénonciation et d'information n'ont cessé, depuis, de se multiplier. Avec parfois des tendances au repliement du groupe sur lui-même, mais le plus souvent en concordance avec l'ensemble des luttes pour la démocratie, contre le fascisme et la guerre, en lien avec les autres victimes de discriminations.

Ainsi furent obtenues les mesures — toujours insuffisantes et d'une extrême lenteur — tendant à effacer des siècles d'inégalité et d'humiliation. La Constitution de 1946 confirmait l'égalité en droits de tous les Japonais. Il a fallu des batailles acharnées avant que la « Commission consultative pour une politique d'insertion » des *Burakumin* (créée en 1960) se voie confier un objectif précis (1961), présente un rapport (1965), débouchant sur une enquête (1967) et que la Diète vote enfin la *Loi sur les mesures spéciales pour les projets d'insertion* (juillet 1969). Loi applicable pendant dix ans, prolongée de trois ans en 1978, remplacée le 1^{er} avril 1982 par la *Loi sur les mesures spéciales pour les zones d'amélioration* d'une durée de cinq ans. Sur le terrain, la mise en œuvre de ces mesures ne va pas sans problèmes, financiers d'abord, mais aussi de priorités, de méthodes, de contrôles, de participation des intéressés. La Ligue de Libération des Buraku revendique un programme plus complet de transformation de l'habitat, d'élévation du niveau social et culturel, de stabilisation de l'emploi, de protection des droits humains, à poursuivre résolument sous la responsabilité de l'Etat, des collectivités locales et du peuple, sans limite de temps, jusqu'à ce qu'aient disparu toutes les inégalités et les discriminations.

Nous voilà bien loin du Japon tant vanté, ultra-moderne, paradis de l'informatique, avec ses autoroutes, ses métropoles géantes, ses usines robotisées, ses ouvriers heureux et pleins d'allant.

Que ce pays super-développé — le « Troisième Grand » de l'économie mondiale — présente de telles poches de sous-développement, de tels anachronismes, peut surprendre. S'agit-il d'un « Japon insolite », peu significatif, qui ne doit pas masquer le vrai ? de simples séquelles du passé, en voie d'être résorbées ? des scories d'une expansion impétueuse ? Une étude de l'historien Martin Kaneko (4) montre que l'extension des *buraku* ne peut s'expliquer par la fécondité, serait-elle forte, de leur population du Moyen-Age. A Kobé, le *buraku* de Bancho comptait 388 habitants en 1868, 1 004 en 1877, 2 208 en 1887, 10 000 en 1980. Une multitude de laissés-pour-compte de la société et, plus tard, de victimes de l'industrialisation (paysans ruinés, chômeurs, travailleurs non-qualifiés) ont sans cesse gonflé leurs effectifs. La discrimination, constate-t-il, n'est pas causée par le fait de vivre dans un *buraku*, mais, à l'inverse, c'est la discrimination sociale, qui cause le *buraku*. Pour lui, les

buraku n'existeraient pas aujourd'hui s'ils n'étaient le résultat des structures socio-économiques du Japon.

Il faudrait longuement les analyser. Mais quelques données aideront peut-être à éclairer le contexte qui implique l'existence des *buraku* et comporte bien d'autres réalités moins brillantes qu'on ne dit.

D'abord, le phénomène de la sous-traitance. Dans les grandes firmes-vitrines, internationalement connues, les avantages sociaux, les emplois à vie — avec les formes de « participation » qui s'y attachent — ne sont possibles que grâce à la soupape de sûreté que constituent les milliers d'entreprises, petites ou moyennes, qui gravitent autour et reçoivent d'elles, au total, 80% de leurs commandes. Certaines fournissent des services particuliers dans l'unité de production principale (travaux spécialisés, pénibles, dangereux ou temporaires) ; d'autres se consacrent à des fabrications partielles. C'est là que sont imposées des conditions de travail draconiennes, que se répercutent les fluctuations de la conjoncture et de l'emploi. Pour fonctionner, ce système exige une vaste réserve de main-d'œuvre flottante, à bas niveau de vie — celle, notamment, qui peuple les *buraku*.

Ensuite, le mode des relations sociales, fondées sur de multiples réseaux traditionnels (autorité patriarcale, parrainages) ou modernes (liens avec l'entreprise, syndicats-maison, clientélisme politique). Si les enquêtes en vue de l'embauche ou de mariages font apparaître les préjugés envers les *Burakumin*, elles ne concernent pas qu'eux : ce sont des pratiques largement répandues.

Nous voilà loin du Japon tant vanté, ultra-moderne

On le voit : à l'âge industriel, les préjugés médiévaux contre les *eta* trouvent leur prolongement dans une surexploitation qui s'appuie ailleurs sur d'autres « différences ». Mais il n'y a pas, dans les *buraku* actuels, que les descendants des « intouchables » d'antan ; et ceux-ci ne sont pas seuls à connaître la situation peu enviable de travailleurs sous-qualifiés et de minorité méprisée.

Des progrès ont été accomplis dans la lutte contre les discriminations. Mais les 6 000 *buraku* restent sur la carte du Japon autant de clignotants rouges, révélateurs de maux qui les dépassent. On peut craindre que, pour les raisons qui s'inscrivent au plus profond de la vie japonaise, ce pays de civilisation raffinée et de techniques de pointe, conserve encore longtemps un grand nombre de parias. □

Albert LEVY

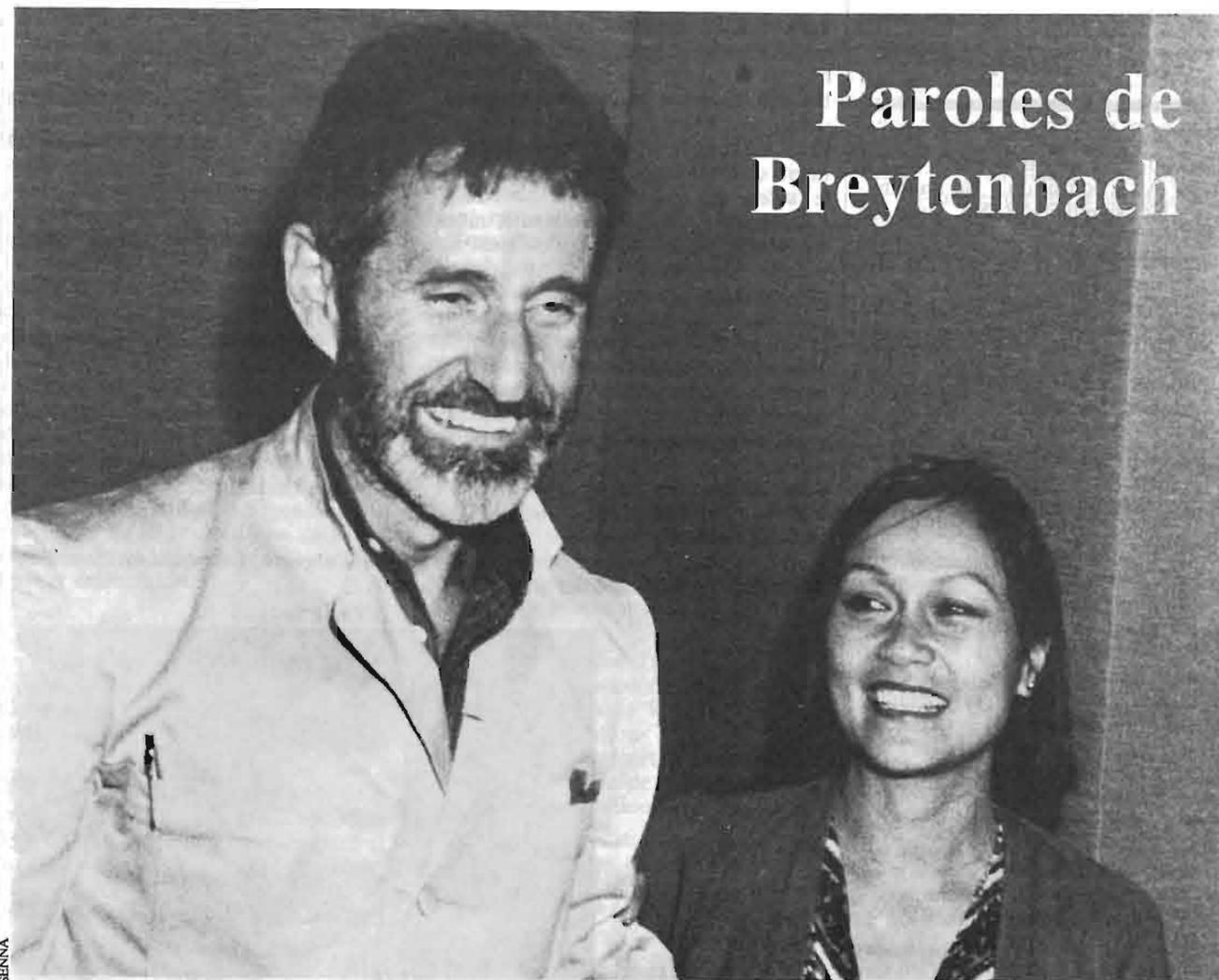
(1) *Quinze Français cherchent une explication aux performances japonaises, rapport du Conseil National du Patronat Français sur un séminaire itinérant au Japon, septembre 1979. Cité par Francis Ginsbourger, dans la préface de : Japon : l'envers du miracle, de Kamata Satoshi (Ed. Maspero).*

(2) La Ligue de Libération des Buraku a organisé du 2 au 7 décembre 1982, une Conférence internationale contre la discrimination, qui comportait deux colloques, à Osaka et Tokyo, un meeting à Fukuoka, et de nombreuses rencontres. Outre ceux du Japon, des participants de six pays étaient présents ; parmi eux, pour la France, Albert Lévy, secrétaire général de MRAP, directeur de *Différences*. Il existe une autre organisation, créée à la suite d'une scission, la Fédération du Mouvement National de Libération des Buraku.

(3) Juidri Sugihara : *The Status Discrimination in Japan. Introduction of Buraku Problem (The Hyogo Institute of Buraku Problem, 1982).*

(4) Martin Kaneko : *Some reconsiderations concerning the history of discrimination against Burakumin and the use of discriminatory terms, in Long-Suffering brothers and sisters, unite ! (Buraku Kaiho Kenkyusho, 1981).*

Paroles de Breytenbach



L'arrivée de Breytenbach à Roissy en 1982

MOUROI. J'ai connu le peintre Breyten Breytenbach, à l'époque où il venait travailler dans ce qu'on appelait pompeusement « l'atelier », étendue délabrée sous le toit de ma maison. Il était parfois accompagné de sa femme, si jolie, d'origine vietnamienne (qu'il n'avait pu présenter à ses parents résidant en Afrique du Sud qu'en leur donnant rendez-vous au Swaziland). A ce moment, je ne le savais pas poète, écrivain, mais j'étais fascinée par la sensibilité émanant de ses tableaux, l'obsession des souvenirs de son pays, dont il dénonçait le régime d'apartheid.

C'était un conteur extraordinaire, narquant une époque de sa vie, où, marin sur un yacht fantomatique, dépourvu de radio, il avait affronté nombre de tempêtes à travers le monde. Les textes-poèmes que nous apporte *Mouroir*, un recueil de nouvelles écrites en prison (Breyten, arrêté lors d'un voyage clandestin, fut, en 75, condamné à neuf ans d'incarcération par Pretoria) sont des souvenirs-images de la vie. « L'endroit reste un peu rugueux dans la mémoire »,

dit l'auteur, « et pourtant il faut crever l'abcès, car nous sommes les miroirs, et, les miroirs ont leur vie propre. Ce qui se trouve pris en eux continue à y exister. La réalité est une version de l'image-miroir ».

Nous voici donc entraînés dans des lieux inconnus et sombres, « tout ce que l'œil peut voir », écrit Breyten, « est gris, stérile et desséché... Toutes ces teintes de gris se soulevaient et affluaient ». Et puis émergeant de cette grisaille, soudain s'élèvent des pics, couleurs inattendues, infinies, « des arbres à fleurs rouges comme des étoiles, les roses de Ceylan... le ciel d'un bleu profond, presque pourpre » des images aveuglantes, terribles, désespérées dans leur froideur.

On a comparé le peintre à Goya, mais on trouve chez Breyten « une cruauté et une pitié qui n'ont rien d'hispaniques, dont on devine tout de suite les origines à la fois néerlandaises et bantoues » (1) ; on a voulu rapprocher *Mouroir* de Kafka, en fait toute comparaison ne peut qu'amoin-drir les textes professionnels,

étonnants, inimitables du livre. La nouvelle la plus retenue par les critiques est celle qui, froidement chirurgicalement, expose *La double mort d'un criminel ordinaire*. Mais si l'ensemble de *Mouroir* semble organisé autour de ces pages princeps, aussi envoûtantes sont les autres, piquées par l'enfance, quelquefois burlesques, où les rêves du prisonnier qui n'a plus la force d'envisager la liberté nous transportent par l'étrangeté et la richesse de leur pauvreté.

Libéré sous la pression de ceux que l'apartheid scandalise, Breyten Breytenbach, poète, écrivain, peintre est revenu à Paris et va nous permettre d'enrichir nos conceptions de l'humain. □

Annie L....

— *Mouroir* — *Nouvelles de Breyten Breytenbach. Ecrit pour deux tiers en afrikans, le reste en anglais. Traduit de l'anglais par Jean Guiloineau. Ed. Stock. Coll. Nouveau cabinet cosmopolite.*

(1) Ed. Roditi.

CRÉATIONS

Maffa
PARIS

PRET A PORTER FEMININ

19 rue d'Hauteville - 75010 Paris
Tél. : 770.34.89

Elysées
Cuir

Spécialiste du
Vêtement de Peaux

« ELYSEES ROND-POINT »
TEL. 562.37.23

12 et 14 ROND-POINT DES CHAMPS ELYSEES
75008 PARIS

222 27 33

LE REFUGE
SPORTS

LE REFUGE

46, rue Saint-Placide 75006 Paris

Tous les services
de la
Caissed'Épargne



Compte-Chèques • Livret A • Livret B
• Livret d'Épargne Populaire • Bons d'Épar-
gne • Sicav • Fonds Communs de Place-
ment • Obligations • Assurance sur comp-
te • Eparvie • Livret Épargne-Logement
• Plan Épargne-Logement • Prêts immobi-
liers • Prêts économies d'énergies • Prêts
familiaux • Jeune Projet • Coffres • Chan-
ge • Europ Assistance • Caisse Express.

et CODEVI
le nouveau compte sans impôts



Caisse d'Épargne
Ecureuil de Paris

19, rue du Louvre
75001 Paris
Tél. : 296.15.00

REFLEXION

— Témoins —

L'APARTHEID, UN ANTI-HUMANISME

Le grand écrivain brésilien Jorge Amado
s'est associé au comité des artistes du monde
qui dénonce le régime sud-africain

J'entend au journal télévisé une information en provenance de Maputo : des avions de combat sud-africains violent l'espace aérien du Mozambique et opèrent un raid sur les faubourgs de la capitale — on notera que les deux pays ne sont pas en guerre — afin de bombarder les campements des Noirs qui ont fui les lois de l'apartheid et se sont réfugiés sur le territoire aujourd'hui libre de l'ancienne colonie portugaise.

La haine raciale, caractéristique fondamentale de la contre-civilisation sud-africaine, ne met pas de bornes à ses agissements et à ses agressions : la terreur et la mort sont les emblèmes de cette idéologie monstrueuse. Comment est-il possible de concevoir et de tolérer de nos jours un forfait de cette ampleur ?

Le venin putride de l'apartheid se répand sur le monde. Son défi ne trouve son pareil dans l'histoire de l'humanité que dans les années durant lesquelles le nazisme fourbissait ses armes pour détruire tout ce que l'homme a conçu et réalisé de bon, de beau, et pour substituer à l'humanisme la barbarie raciste.

Je ne connais rien de plus monstrueux que le racisme. J'appartiens à un pays où les races se sont mêlées. De ce mélange de sangs et de cultures, dont l'accomplissement difficile et douloureux se poursuit et s'amplifie, sont issus un peuple métis et une civilisation métisse qui constituent une nouveauté dans le monde.

Un peuple qui chaque jour inflige une défaite aux racistes de la nation et impose la fusion des races — et non pas seulement la coexistence comme solution unique au problème racial, c'est-à-dire le contraire même de l'apartheid. Une civilisation fondée sur les sentiments les plus nobles et les plus féconds : la nation



Jorge Amado

*Ils disent que les Noirs travaillent en suant/
dans les mines chaudes des milliers de
pieds/
profondément dans les montagnes
d'Afrique du Sud/
pour remonter l'Or brillant sur terre/
entre les mains
des banquiers, politiciens, policiers et/
militaires blancs.*

Allen GINSBERG - « Loin »

7 novembre 1982 — Traduit de l'américain par Gérard-Georges Lemaire

brésilienne est exactement le résultat de la lutte contre les préjugés, contre le racisme et contre la haine.

Bien des choses, idées, engagements politiques et religieux, sigles de partis, écoles artistiques, tendances littéraires — divisent les artistes et les écrivains brésiliens à l'heure où nous sommes, qui marque aussi le crépuscule d'un système de dictature militaire qui nous a opprimés pendant près de vingt ans et l'aurore d'une nouvelle communauté de vie démocratique.

Cependant je sais de science certaine, je sais avec une certitude absolue qu'il existe un point sur lequel nous nous rencontrons tous, tous unis, tous d'accord : c'est le rejet du racisme, la dénonciation de l'apartheid et la lutte contre l'anti-humanisme que représente l'apartheid.

Quand les artistes de tous les pays se réunissent pour former un Comité contre l'apartheid et préparent une exposition destinée à porter à travers le monde le message de paix, de liberté et d'amour, le message de l'art, il est nécessaire qu'ils puissent compter sur l'appui de tous ceux qui d'une façon ou d'une autre se sentent une responsabilité culturelle. Aussi longtemps que l'apartheid existera comme forme de gouvernement, comme philosophie de la vie, comme idéologie d'une caste minoritaire et agressive, les valeurs humaines les plus nécessaires et les plus pures seront menacées.

La bataille contre l'apartheid est le plus beau des combats auquel se rallier : il n'existe pas pour les intellectuels de devoir qui prime la lutte contre le racisme et la forme politique qui lui a été donnée par les gens qui « dégouvernent » l'Afrique du Sud et menacent la paix mondiale. □

Jorge AMADO
Bahia, mai 1983

(Traduction : Alice RAILLARD)